

## Texte D : analyse de Philippe Claudel sur Mouret / pp. V à VII

### **Avez-vous un personnage « fétiche » dans cette œuvre ? Qu'est-ce qui vous frappe, séduit (ou déplaît) chez lui ?**

[...] Si je m'intéresse à un personnage plus important, je m'arrêterai sur Mouret, cette crapule pleurnicharde. On est tout à la fois fasciné par son énergie et dégoûté par sa lâcheté : il se repose sur Bourdoncle pour expédier les basses besognes, de licenciement notamment, tout en se donnant constamment le beau rôle. C'est un être au fond assez méprisable, que la souffrance qu'il éprouve devant les retenues de Denise à lui céder ne grandit pas tellement, en tout cas à mes yeux.

### **Pensez-vous que ce personnage commette des erreurs au cours de sa vie de personnage ?**

Question difficile et ambiguë. Si erreur il y a, je crois que ça signifierait que Zola n'a pas maîtrisé son personnage. Or il me semble qu'au contraire il l'a parfaitement campé. Les actes et les paroles de Mouret sont en accord complet avec ce qu'il est.

### **Quel conseil lui donneriez-vous si vous le rencontriez ?**

De changer de trottoir. Je déteste sa façon de faire déposer l'argent de sa recette sur son bureau, d'avoir ce rapport vulgaire à l'argent. Au fond, Mouret est un boutiquier qui a vu grand. C'est un peu l'ancêtre des crapules modernes qui ont ruiné aujourd'hui des banques, des bourses, des sociétés, des épargnants, en étant dévorés par la soif de l'or et du profit.

### **Si vous deviez réécrire l'histoire de ce personnage aujourd'hui, que lui arriverait-il ?**

Denise ne céderait pas, car elle finirait par ne plus l'aimer. Elle se rendrait compte de la bassesse du personnage, de sa maigre intelligence corrompue par son désir de puissance et de fortune. Car Mouret n'est pas intelligent. Il sent son époque, c'est tout. C'est un chien qui renifle bien. Toutes les métaphores sexuelles du livre montrent que c'est un coucheur : posséder une femme, s'en servir, l'abandonner. Posséder les femmes dans son magasin, les rendre folles, les exténuer, les dépouiller. Je laisserais ce commerçant le fessier sur son or, avec ses larmes dans les yeux : fortuné, mais seul. Et Denise partirait, dédaignant cette robe de mariée symbolique que Mouret a déployée pour elle vers la fin du roman ; lorsque tous les rayons du Bonheur des Dames sont consacrés au blanc. Denise deviendrait alors une divinité restée vierge, vengeresse de toutes les femmes exploitées puis délaissées par Mouret. [...]

Extrait de « L'analyse de Philippe Claudel » in *Au Bonheur des Dames*, d'Émile Zola, éd. Garnier-Flammarion, n° 1432.